

XYZ. La revue de la nouvelle

Camus et son Étranger

Suzanne Myre



Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2019). Camus et son Étranger. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 34–45.

Camus et son Étranger

Suzanne Myre

Pour Coquette.

Et Denis.

JE NE COMPRENDS PAS pourquoi le sort s'est ainsi abattu sur moi. Je n'étais pas si mal dans ma cage à la SPCA. J'avais des visites tous les jours, de personnes différentes, et indifférentes. Des caresses, des mots doux, une nourriture potable, une litière bien nettoyée. On me laissait faire un tour dans la salle des visiteurs, mais le prix à payer était de me faire taponner par un éventuel adoptant emballé par mon panache, qui devenait indécis, puis carrément mécontent quand il voyait que je me fichais de lui. C'est que j'étais beau, bien que je vienne d'une lignée de bâtards de père en fils, le poil ras mais dru et doux, d'un joli roux mêlé de striures blanches, toutes au bon endroit, réparties avec goût jusque sur mes pattes de devant, pattes avec pouces, s'il vous plaît.

Je ne voulais pas d'un nouvel esclave, j'avais eu le meilleur. Mon seul désir était qu'on me laisse finir mes jours tranquillement dans ce milieu peuplé d'anonymes auxquels je n'aurais pas le temps de m'attacher avant de pousser mon dernier soupir. Je souhaitais qu'il survienne dans un court laps de temps, mais c'était m'illusionner; j'avais une santé de fer et j'étais jeune, à peine cinq ans, la fleur de l'âge, là où on est selon moi à son apogée, surtout si on a été gâté autant spirituellement qu'alimentairement par un propriétaire hors du commun.

Mais il a fallu qu'ils fassent une journée spéciale « Adoptez-nous à moitié prix ». À moitié prix ! Je ne l'ai pas pris personnellement, c'est ce que mon précédent propriétaire qui lisait *Les quatre accords toltèques* m'a appris. Enseignement numéro deux selon Don Miguel Ruiz: « Quoi qu'il arrive, n'en faites pas une affaire personnelle. » Ce qu'il a appliqué

34 avec sagesse, quand il a chopé son cancer, le pauvre, pauvre

homme, un homme si bon. Les yeux embués, il m'a regardé en disant :

« Ça n'arrive pas qu'aux autres, mon cher Poilu, ça m'arrive à moi, même si j'ai pris un soin scrupuleux de ma santé. Je vais devoir, dans quelque temps, te placer temporairement en famille d'accueil, car les traitements vont me clouer à l'hôpital et je ne pourrai plus m'occuper de toi. Je suis désolé, je t'aime tellement et je vais faire en sorte que tu trouves un super maître, auquel je vais laisser les instructions pour qu'il s'occupe de toi comme tu le mérites. J'étais certain de mourir avant toi. Tu es un bon gars, Poilu, le meilleur, j'ai été gâté, j'espère que tu garderas un bon souvenir de moi. »

Malheureusement, il est mort avant de procéder à mon placement, et je me suis retrouvé au refuge. Chaque jour, je pense à lui, chaque jour. Je ne sais pas si j'ai moi aussi un pancréas, si oui, qu'il crève et moi avec lui, qu'on soit réunis, moi et mon bon maître.

Je l'aimais, autant qu'on puisse aimer un humain, plus encore depuis qu'il n'est plus là. J'ai appris beaucoup à son contact puisqu'il lisait les passages préférés de ses livres à voix haute, comme si je pouvais comprendre. Le fait est que je comprenais, je ne sais pas comment ça se fait, mais j'ai fini par me faire aux intonations des mots, puis par en comprendre peu à peu le sens. J'ai fait les mimiques nécessaires pour qu'il voie que j'aimais ça, que j'en voulais plus et plus encore et comme on était *connectés*, il a compris. J'ai eu la chance de « lire » la bouddhiste Pema Chödrön, il voulait m'inculquer de la sagesse, c'était selon lui plus important que la connaissance. Il m'a servi toutes sortes de nourritures littéraires, même celles à l'eau de rose, pour que je sache faire la différence entre le croquant et le mou. Roulé en boule sur ses jambes, ou assis sur mon derrière comme un élève attentif, je fixais mon regard sur les pages pour lui montrer que, peut-être, moi aussi je savais déchiffrer les caractères d'imprimerie. Il lisait patiemment, en détachant bien les syllabes, convaincu que j'absorbais la matière et que cela me rendait intelligent. Il avait raison. Je suis devenu lucide, à mon grand

désarroi, car je n'en manquais plus une. Après l'annonce de son cancer, d'éveillé je suis passé à cynique, et c'est bien le pire qui pouvait m'arriver.

C'est à cause de ce genre d'activités d'adoption bas de gamme qu'on finit avec des propriétaires pingres, qui n'auront jamais les moyens de nous faire bouffer autre chose que de la nourriture de marque générique. Ils veulent un animal mais n'en ont pas les moyens et ils se précipitent au portillon dès l'heure d'ouverture pour nous arracher à notre confort et nous foutre dans leur bordel. C'est ainsi que je me suis retrouvé à devoir vivre avec ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux en matière de propriétaire: un écrivain. Aspirant l'être, le devenir si ça peut. Mâle. Quarantenaire.



Sa face de blaireau, au tiers cachée par un bouc qui, loin de lui donner un brin de noblesse, lui enlevait le peu de crédibilité qu'il aurait pu avoir avec une barbe normale, l'odeur de cannabis émanant de ses vêtements plutôt négligés, sa posture aux épaules tombantes, son timbre de voix calculé, sa petitesse globale... Tout ça m'a sauté aux yeux dès qu'il a pointé son long index vers moi en disant :

Lui, c'est lui que je veux, le roux.

Je me suis tapi au fond de la cage, le derrière à moitié dans la litière, pour démontrer que je n'étais pas celui qu'il lui fallait du tout, que j'étais un cochon qui aimait se vautrer dans ses déjections.

Mais lui avait sa propre idée sur la chose. J'ai bien vite appris ce qu'elle était : il était — se croyait — écrivain. Or, tout écrivain se doit de posséder son chat, c'est une question de vie, de mort, de réputation, d'inspiration, enfin tout ce charabia que je l'ai entendu débiter dans son cellulaire dès qu'il a foutu ma cage dans son entrée en m'y oubliant pour proférer toutes ces vérités à je ne sais laquelle de ses flammes en cours, car cela aussi, avoir un chapelet de maîtresses, était

36 apparemment nécessaire à son statut. Comment cela était-il

possible, avec sa face de plouc, qu'on me le dise donc, s'il vous plaît !

Notre quotidien s'est vite dessiné et j'ai compris ce qu'il voulait de moi, et cela n'avait rien de spirituel : que j'adopte les comportements attendus du chat mignon dont on pouvait ensuite se vanter à tout vent. Me coucher sur son clavier d'ordinateur = photo. M'installer sur le rebord de la fenêtre avec un air pensif = photo. M'asseoir à côté de son oreiller sans bouger, les matins, pour qu'il se réveille avec l'impression que je suis une entité divine qui aura veillé sur son sommeil = photo. Puis patouiller sur son torse en ronronnant, cela, cela me dégoûtait au plus haut point, mais c'était selon moi la meilleure façon pour qu'ensuite, content, il me fiche la paix pour un moment. Le summum de la dégueulasserie, c'était sans contredit d'observer ses ébats amoureux à la seule fin d'augmenter la quantité de vibrations positives et de couinements chez ses conquêtes féminines qui s'extasiaient tant devant ma présence dans la chambre à coucher pendant qu'elles étaient à poil et prêtes à toutes les acrobaties = photo de moi couché sur les sous-vêtements de ces dames. Je me suis vite retrouvé sur Facebook et Instagram, là où pullulent à leur corps défendant ceux de mon espèce.

Pourquoi me livrais-je à ces comportements de chat de bas étage, moi qui étais plus cultivé et intellectuel que lui ? Je ne sais pas. Je pense que je couvais un genre de dépression, à la suite de la mort de mon précédent maître que j'appelais naïvement « esclave », alors qu'incontestablement il était mon maître adoré, celui pour qui j'aurais fait les plus viles chorégraphies s'il les avait exigées de moi, mais il était trop noble, lui, pour m'imposer d'être ce chat ordinaire que j'étais, passivement, en train de devenir. Je me sentais mort par en dedans, indifférent à tout. J'observais les pantomimes de cet Étranger avec lequel je n'avais aucune affinité en espérant qu'il meure, lui aussi.

Camus, viens, viens, mon beau matou manitou. Ce que tu es beau !

Ce qu'il était con, et soûl. Je suis sûr qu'il n'avait même jamais ouvert son exemplaire de *La peste*, qui s'empoussiérait sur sa table de salon, là où siégeaient cendriers pleins et sacs de chips froissés. J'ai tout de même suivi son ordre, dans l'espoir qu'il m'ouvre une *can*. Il m'avait baptisé Camus même si j'étais identifié en tant que Poilu sur ma cage. Il avait dû se dire qu'avec un prénom qui rime, je m'y ferais.

Il n'y a pas eu de bruit de conserve. Il voulait seulement me photographier pour changer sa photo de profil sur FB. J'ai adopté une pose de chat en manque de nourriture molle. Bien entendu il n'a rien vu de cela, il n'a fait qu'arranger ma queue en la plaçant dans une position anormale et puis, comble de bêtise humaine, il a déposé un béret sur le dessus de ma tête. Comme si ce n'était pas assez, il a enroulé son foulard poisseux autour de mon cou. Il voulait faire de moi une version chat de lui, version donc forcément plus intelligente que l'original mais, même après qu'il eut déposé une cigarette, fort heureusement éteinte, entre mes pattes, j'avais l'air mille fois supérieur à ce clown. Alourdi par tout ce tissu insalubre, je ne pouvais guère bouger sans faire tout tomber alors je suis resté là, en attendant la fin du supplice. Satisfait après avoir cliqué quinze fois sur son cellulaire, quelle invention de troglodyte, il s'est empressé de publier le produit de son génie sur FB, espérant ainsi avoir des centaines de *likes* en moins d'une heure. Puis il me l'a enfin ouverte, cette conserve de la marque du magasin, mais je m'en fichais; à ce stade j'aurais bouffé du rat mort.

J'ai fini par m'imposer la curiosité de lire ce qu'il s'évertuait à écrire, son prochain chef-d'œuvre, comme il disait en pontifiant au téléphone à qui désirait subir sa logorrhée, ses amis tellement au stade terminal de l'ennui qu'ils préféreraient encore l'écouter parler de lui plutôt que de faire quelque chose de vraiment divertissant, par exemple trouver une façon rigolote de se suicider. C'est qu'il y croyait vraiment, à son truc, cet idiot, il ne désirait qu'une chose: qu'on voie sa tronche dans le cahier des arts du *Devoir*, de *La Presse*, de

L'Actualité, puis à *Tout le monde en parle*, puis être interviewé par Emmanuel Khérad à *La Librairie francophone*. Bref, tout le tintouin dont l'apothéose serait de devenir ami avec Houellebecq ou Beigbeder, après avoir passé une soirée avec Amélie Nothomb mais, là, je trouvais qu'il dépassait les bornes, surtout qu'elle était probablement lesbienne, alors que les deux autres étant des machos finis dans son genre à lui ça restait dans le domaine du possible.

Faisant mine de vouloir être près de mon idole adorée, tel qu'il s'imaginait l'être pour moi, je me suis installé sur son bureau, le museau pointé sur l'écran de son ordinateur portable. Après un quart de page, j'ai eu un hoquet. Était-ce à cause de ce que je lisais (« Bien que reconnaissant le caractère bien trempé de Juliette, en plus de sa beauté et de son corps digne d'une figure de la Renaissance, il avait la ferme intention de s'en tenir à une simple appréciation visuelle, comme s'il admirait une œuvre d'art qu'il ne pouvait toucher, dans un musée. La petite sœur de César ne pourrait jamais devenir sa maîtresse. Il avait appris à ses dépens, avec la seconde épouse de son père, que les femmes pouvaient être dangereuses ; il faisait depuis preuve de prudence... ») ou bien de l'immonde pâtée que je venais d'ingurgiter, je ne saurais dire, tout venait de se mélanger, et dans mon esprit et dans mon estomac. J'ai vomi une boulette molle enduite de poils directement sur son clavier. J'avoue l'avoir fait exprès, car j'aurais très bien pu la régurgiter juste à côté, sur sa souris ou, encore mieux, sur sa main. Je ne savais pas qu'il écrivait dans le style Harlequin. Ça m'a achevé.

Il a nettoyé mon dégât sans me gronder parce qu'il venait de voir que sa nouvelle photo de profil avait récolté cent vingt *likes*, ce qui était plus qu'il avait jamais eu en publiant des passages de son chef-d'œuvre en cours d'écriture, en guise de *teaser*.

Camus, finalement, je devrais faire croire que c'est toi qui écris mon livre !

Oui, vraiment, il devrait, mais je me suiciderais de honte si j'étais associé à ça. La photo de moi-lui, car c'est ainsi qu'il 39

la voyait, s'est retrouvée sur la Toile, partout. Il l'a toutefois rapidement modifiée, en remplaçant la cigarette par un stylo-bille, vu les nombreux commentaires réprobateurs qu'il avait reçus. « Je suis si déçue de savoir que Camus est un fumeur, il va se ruiner la santé et ses poils vont sentir mauvais ! » C'est que Camus était un fumeur, ignorants parasites !

Notre vie a continué, entrecoupée de ses manies, car Dieu sait qu'il en avait. J'étais habitué à un maître à la vie rangée, normale, qui partageait son temps entre lectures, cuisine et séries télé danoises, je pouvais participer à tout cela, lire un polar, confectionner un chop suey, écouter un épisode de *Borgen* et de *Broen* en ronronnant. Mais, voilà, je n'aimais pas danser sous l'effet de l'alcool à moitié nu sur la table du salon, je n'aimais pas baiser des filles à la chaîne, je n'aimais pas manger des pizzas surgelées, je n'aimais pas rester debout toute la nuit en regardant des choses suspectes sur un ordinateur, je n'aimais pas parler de moi sans arrêt, je n'aimais pas me regarder dans le miroir pour tenter d'y voir mon génie, je n'aimais surtout pas me faire croire que j'allais révolutionner le monde avec mon premier livre et, pour finir, emmerder les gens en leur servant des morceaux choisis pour recevoir leur bénédiction.

Hier soir, il gueulait dans son cellulaire — pourquoi les gens se sentent-ils obligés de parler si fort dans ces machins ? Il disait :

— Viens ce soir, je vais bouffer ta chatte, je suis bandé juste à y penser. Oh, Mylèèèèène !

Je ne sais pas de quelle chatte il parlait au juste, celle de sa copine probablement, une pauvre bête qui ne s'attend sûrement pas à finir au chaudron. Ou était-ce une métaphore ? Mon autre maître n'avait pas ce genre de langage ambigu. Mylèèèèène devait être récalcitrante à l'idée de lui laisser manger sa chatte, car il en rajoutait, on l'entendait sûrement jusque sur la planète Mars. Il devait être *stone* ou soûl, comme toujours, il miaulait et avait l'air de se trouver très spirituel. J'ai réussi un rictus, proche du sourire, puis à force d'étirer la bouche de chaque côté, j'ai éructé ce qui a

ressemblé à un rire, si bien qu'il s'est arrêté de parler pour me regarder, la gueule pendante. Il a dit :

— Mylène, je pense que mon chat est possédé. Il a ri. Non, pas de moi, poufiasse de mon cœur, il a juste ri. Camus, tu es un démon, je savais que j'avais bien fait de te choisir. Je t'aime.

Il a laissé sa copine poufiasse de son cœur pour aller m'ouvrir une boîte de mou. Je savais que je n'aurais qu'à rire, maintenant, pour obtenir autre chose que des croquettes. Toutefois, je n'allais pas en rester là. Il fallait me débarrasser de cet être fat qui prétendait m'aimer, ou qu'il se débarrasse de moi, et ce n'est pas en comblant ses désirs que j'allais y arriver. Après que j'eus mangé ma pâtée et qu'il fut parti rejoindre Mylène, je me suis toiletté, puis installé dans la position du lotus, ou ce qui y ressemble, pour réfléchir à ce qui pourrait le plus indisposer mon écrivain. J'ai besoin d'être propre pour mettre mes pensées en ordre.

Il laissait toujours son ordinateur ouvert, au cas où « la muse » s'emparerait de lui. Il disait que ça pouvait arriver à toute heure du jour et de la nuit. Or, la nuit, il ronflait comme un camion. Je ne l'avais jamais vu se lever pour encrasser le clavier du produit de son imagination ; normal, il n'en avait pas.

Je savais très bien sur quelles touches marcher pour effacer tout son texte. CTRL ALT SUPPR, pas besoin d'être un humain pour savoir ça. Mais il avait sûrement une copie de sauvegarde. Chier sur son clavier, de façon à ce que toutes les touches se colmatent ? Ça ne changerait encore rien. Pourquoi est-ce que je ne me sauvais pas, tout simplement, dès l'ouverture de la porte ? Étais-je rendu à un stade ultime d'autodestruction ? La vie de chat errant n'était-elle pas préférable à cette prison ? Me jeter sous les roues d'une voiture et c'en serait fait de ma misérable vie et, avec un peu de chance, j'en serais à ma neuvième, ça en serait donc aussi fini de mes réincarnations. Je me fous de savoir ce qui vient après. Je visualise mon ancien maître, Édouard, et je prie, comme il me l'a montré, je prie pour le rejoindre, car il paraît que la première personne que l'on rencontre là-haut est celle

qui a eu le plus d'importance pour nous, dans notre dernière vie terrestre.

Mais... pourquoi chercher à ruiner la vie et les espoirs de cet aspirant au panthéon de la littérature ? Qui étais-je pour décider de son destin ? Pourquoi est-ce que je le haïssais à ce point ? Quel était le but de ma vie et y en avait-il un ? Pourquoi m'obstinais-je à rester attaché à Édouard ? Étais-je dans la résistance ?

Je suis sorti de ma posture de lotus, ça n'allait pas du tout, mes pensées comprenaient trop de points d'interrogation. Pensif, je me suis assis devant le clavier de son ordinateur. Je devais me calmer : tant de haine et de colère, cela n'avait pas de sens, Édouard ne m'avait pas élevé ainsi.

Je vis tout à coup qu'un des dossiers s'intitulait : « Camus ». J'ai posé la patte sur la touche pour l'ouvrir.

« 6 septembre. Camus vit chez moi depuis à peine quatre jours. Je pense que je suis en amour pour la première fois de ma vie. »

« 17 septembre. Mylène me dit que je manque d'hygiène, physique et mentale. Consulter un psy, raser mon bouc que j'ai pris tant de temps à perfectionner, cesser de fumer du *pot* et de boire. Elle m'en demande trop. Camus me prend comme je suis, lui. Il m'accepte, aussi désespéré que je sois. »

« 4 octobre. J'aimerais être Camus. Il m'est nettement supérieur. Il est plus qu'humain. »

« 14 octobre. Tout ce que j'écris est de la merde. Mes relations sont de la merde. Il n'y a qu'avec mon chat que je sens n'avoir rien à prouver. Je songe à le rebaptiser Jésus. Bon sang, je dois arrêter de boire. »

« 19 octobre. Mon appartement est un fouillis. Depuis la mort de mon frère, je n'ai rien nettoyé. Ses cendriers pleins, les derniers sacs de chips qu'il a mangés, la vaisselle qu'il a salie, son lit défait. Je me sens incapable de toucher aux dernières choses sur lesquelles il a posé la main. Heureusement que Camus est là, il est une consolation dans mon désert affectif. »

« 26 octobre. La photo de Camus a reçu plus d'amour que
42 tous les extraits de mon livre que j'ai publiés. Clairement, sa

venue dans ma vie a un sens : prouver ma nullité. J'abdique, je renonce à ma prétention d'écrire et vais me consacrer à... à je ne sais pas encore. »

« 29 octobre. Toutes ces femmes, j'abuse d'elles. Elles ne remplissent pas ce vide laissé par la mort de mon frère. Il est temps que je me ressaisisse. Que je cesse d'étirer ce congé de maladie et que je retourne au travail. Je me demande si Camus supportera de passer ses journées seul. »

« 2 novembre. Je crois que mon chat est plus qu'un chat. »
J'ai fermé le dossier.

Il n'y a de tragédie que celle des humains, il n'y a pas de tragédie féline. J'étais en train de la créer, j'étais en train de réduire ma vie de chat à celle d'un humain, faite d'intolérance, de tristesse, d'insatisfaction et de non-acceptation. Tout le contraire de ce que les enseignements de Pema Chödrön m'avaient appris. J'étais un chat nul. Je devais me déshumaniser et redevenir chat, donc adopter insouciance, légèreté d'être, amour de l'humain qui m'avait choisi. Cet humain m'aimait, malgré ce qu'il était : un être souffrant essayant de composer avec le mauvais sort qui était tombé sur sa vie, tout comme moi. Nous avons tous les deux perdu un être cher. Je n'étais pas à la hauteur de ce qu'Édouard m'avait inculqué.

Une larme a coulé de mon œil. Je savais rire mais je savais aussi pleurer. Ça n'allait pas en s'améliorant, si je voulais redevenir un chat.

J'ai entendu mon Maître entrer. Il s'est assis, a tapoté ses genoux pour me signifier d'y monter, ce que j'ai fait. Il pleurerait, lui aussi.

— Camus, c'est fini entre Mylène et moi. C'est ma faute, je n'y ai pas mis du mien. Je l'ai trompée sans arrêt. Je ne la respectais pas.

— Tu ne te respectes pas non plus depuis qu'on se connaît, Maxime.

— Tu as raison. Elle m'a dit que j'étais un type imbu de moi-même, et superficiel, qui se la jouait artiste alors que je n'ai rien d'un artiste.

— Qu'est-ce qu'un artiste au fond? Tu l'es un peu. Regarde comme tes déchets sur la table du salon sont bien désordonnés!

— Ha! Ha! Camus, tu es drôle. Ce ne sont pas mes déchets. Ce sont des souvenirs de mon frère. Je n'ai rien touché. Je t'ai adopté pour m'aider à remplir le vide qu'il a laissé dans ma vie. On vivait ensemble. Tu n'es jamais entré dans sa chambre puisque la porte est fermée en permanence.

— Cette porte close sur laquelle j'ai tant gratté? Dire que tu clamais m'avoir adopté parce qu'un écrivain se doit d'avoir un chat! Ha!

— Tu vois combien Mylène voyait en moi en me disant que je me la jouais trop! Est-ce qu'on a commencé sur un mauvais pied, toi et moi?

— Oui, et sur une mauvaise patte. On ne remplit pas un vide avec une personne, enfin, un chat. Et puis, tu as vu qu'on me préférerait à toi sur ta page FB! Attention avec les chats sur Internet, ils sont les coqueluches, aucun humain ne peut nous concurrencer en matière de mignonnerie.

— Ouin, je ne sais pas si j'étais content ou jaloux. En fait oui, j'étais content.

— Parce que?

— Parce que je t'aime, Camus.

— Qu'est-ce que l'amour, Maxime?

— C'est d'avoir acheté du manger mou chez le vétérinaire et non à l'épicerie avant de rentrer. Et un plant d'herbe à chat.

— Tu as tout compris. Enfin, je dirais que c'est un bon début.



J'ai mangé avec satisfaction ma pâtée « Suprême du chef aux trois viandes » pendant que Maxime vidait ses bouteilles d'alcool fort dans le lavabo. Puis on s'est installés devant son ordinateur. J'ai attendu son signal et posé la patte sur

fichier « Texte en cours ». Il en a ouvert un nouveau. J'ai vu mon nom apparaître au-dessus de la page : « Camus, mon chat Poilu ». Nous nous sommes regardés en souriant et tous les deux, en même temps, nous avons levé le pouce avant de nous faire un *high-five*.